

« Le soir, quand nous nous sommes retirés, Julie m'a prié tout bas de l'accompagner dans sa chambre, et, sans mot dire, elle m'a présenté votre dernière lettre. Je l'ai lue en frissonnant, et arrivé à la dernière ligne :

« Que comptez-vous faire ? ai-je demandé d'une voix tremblante. — Je n'en sais rien encore, m'a-t-elle répondu, demain Dieu m'inspirera peut-être ! » Et elle m'a fait un signe de la laisser seule : nous avions l'air de deux condamnés qui se voient pour la dernière fois, et ne trouvent plus même une parole pour se consoler. Je lui ai pressé la main et je suis sorti.

« Une seconde après, j'ai entendu des sanglots et des larmes ; j'ai regardé à travers la porte ; Julie était à genoux, prosternée devant un crucifix qu'elle tenait de Clotilde, et qu'elle avait porté à Maleraygues.

« Vous comprenez que, cette nuit-là, on a peu dormi sous ce toit ordinairement si paisible ; le lendemain matin (c'était hier), les cris joyeux d'Elzéar et les gazouillements de Clémentine ont rempli la maison avec les premiers rayons du soleil ; je me suis levé à la hâte, et je suis descendu dans le jardin ; madame Edwige est venue m'y rejoindre, puis Julie.

« J'ai observé celle-ci avec attention : au gonflement de ses paupières, au désordre de ses vêtements, aux traces de fatigue qui se trahissaient dans toute sa personne, il était facile de reconnaître qu'elle ne s'était pas couchée.

« Vous savez, Claude, combien ses cheveux étaient encore noirs et beaux ? Eh bien ! sous les ruches de son bonnet, j'ai très distinctement aperçu des tresses entières blanchies tout à coup par cette veillée terrible.

« Clémentine a couru à elle en l'appelant, comme de coutume : « Maman Stéphanie ! » Votre femme l'a prise dans ses bras, et l'a serrée sur sa poitrine avec tant de force, que la pauvre enfant n'a pu retenir un cri de surprise et d'effroi : « Voyez » cette bonne Stéphanie ! m'a dit à l'oreille madame Edwige ; « vraiment elle aime Clémentine presque autant que moi ; qu'il » trésor vous m'avez donné là, monsieur Dominique ! »

« D'après nos calculs, M. de Varni devait arriver à onze heures ; il en était neuf.

« Maintenant, Claude, je dois retracer ici quelques détails matériels, nécessaires à l'intelligence du récit que ma main tremblante est obligée de poursuivre.

« La route d'Alais à Maleraygues, par laquelle nous attendions le vicomte, s'arrête à un petit hameau nommé Roquemille, où commence une des nombreuses chaînes de collines et de montagnes qui forment les Cévennes. Arrivé à Roquemille, on s'enfonce dans un chemin de traverse qui serpente à travers une montée fort roide, et dont le point culminant est un plateau parsemé de quelques bouquets de pins, qu'on appelle le Pic-des-Chèvres.

« Du Pic-des-Chèvres on aperçoit, à une demi-lieue environ, le bâtiment irrégulier de Maleraygues avec ses deux tourelles à pignon, se détachant sur le fond vert sombre de ses massifs d'ormeaux et de châtaigniers. Le seul chemin praticable pour les chevaux et les voitures, qui conduit de ce plateau à Maleraygues au lieu d'y mener en droite ligne, fait un détour de près de deux heures.

« Mais, pour les chasseurs, les piétons et les gens pressés, il y a un sentier qui, de loin, ressemble à une écorchure au flanc de la montagne et qui va jusqu'au château ; il est dominé, à droite par de grands rochers granitiques, presque sans végétation ; à gauche il domine un talus large et glissant, dont la pente se termine en un immense ravin où coulent, à travers des touffes de juncs et de ronces, les eaux torrentielles et pluviales.

« Ce ravin, dont la profondeur épouvante, a reçu des gens du pays le nom de "Trou-du-Renard." »

« Comme pour dédommager un peu le regard de l'horreur pittoresque de ce site sauvage, de beaux églantiers, de belles plantes de gentiane bleue croissent sur les premières pentes de ce talus, et forment çà et là, autour du sentier de Maleraygues, une guirlande de fleurs sauvages.

« Le temps était si beau, que madame Edwige, sûre que son mari laisserait son cheval au Pic-des-Chèvres, et, pour arriver une heure plus tôt, prendrait le sentier de Maleraygues, nous a ordonné d'aller à sa rencontre.

« Nous nous sommes mis en marche ; et certes, quelqu'un qui eût vu s'acheminer ainsi notre petite caravane par cette belle matinée d'automne, n'aurait pu nous croire tous agités que par des pensées d'espérance et de joie.

« Elzéar, lesté et agile comme un daim, a pris les devants, en nous criant que, grâce à ses jambes de seize ans, il voulait être le premier à embrasser son père ; je donnais le bras à madame Edwige, qui, doucement émue, promenant ses regards autour d'elle, comme pour contempler ces rayons et cet azur si bien en harmonie avec la fête de son cœur, s'appuyait sur moi et avançait lentement.

« Julie nous précédait de quelques pas, donnant la main à Clémentine, qui sautillait, riait, gazouillait, et, de temps en temps, se retournait vers sa mère.

« Que je suis heureuse ! » me disait Edwige attendrie, en montrant alternativement cette délicieuse enfant, son fils Elzéar, dont la taille svelte et gracieuse se dessinait au loin sur la mince saillie du sentier, et, plus haut, ce plateau qui se désoupaît sur les brumes lumineuses de l'horizon, et où elle allait bientôt voir paraître M. de Varni.

« Pour moi, je n'avais pas la force de lui répondre, et il y avait des moments où je me sentais chanceler comme un homme ivre.

« Nous marchions ainsi depuis environ un quart d'heure, Julie et Clémentine nous précédant toujours, à la même distance ; Clémentine, voyant au bord du sentier un églantier encore couvert de ses roses et quelques grappes de gentiane fraîches comme des saphirs, a dit qu'elle voulait faire un beau bouquet pour son père.

« Là-dessus, la voilà butinant, cueillant à droite et à gauche ; et lorsqu'une tige était trop loin de sa main, priant Julie de venir à son aide ; et Julie, forte et intrépide, se penchait sur cet effrayant talus, pour atteindre les fleurs que lui désignait Clémentine.

« — Mais prenez donc garde ! lui a dit deux ou trois fois madame Edwige ; Stéphanie, si le pied vous glissait !... grand Dieu ! un malheur arrive si vite !

« Pendant qu'elle parlait, je regardais Julie : une ardente rougeur teignait ses joues, un éclat fébrile brillait dans ses yeux.

« Les minutes s'écoulaient ; mon cœur palpitait, en proie à une anxiété mortelle ; des gouttes de sueur froides perlaient sur mon front.

« Julie et Clémentine, toujours occupées à ramasser et à grossir le bouquet, se sont trouvées un instant derrière nous ; en cet instant même... Claude, aurai-je la force d'achever ?...

« Nous étions parvenus à dix minutes à peu près du Pic-des-Chèvres ; nous en distinguions parfaitement les groupes d'arbres clair-semés à travers les mamelons grisâtres.